

Jazz en Comminges. Big Band Garonne / Hiromi-Edmar Castaneda

par Jacques ABOUCAYA

Le coup d'envoi de cette quinzième édition a drainé au Parc des Expositions de Saint-Gaudens une foule copieuse. Composite aussi, ce qui laisse bien augurer de la suite : s'y côtoient jeunes et moins jeunes, attirés les uns et les autres par l'importance et la réputation croissantes de la manifestation.

Parmi eux, nombre d'habitues, dont certains venus, comme chaque année, du Val d'Aran espagnol, tout proche. Pas vraiment un saut dans l'inconnu. Si l'affiche a de quoi séduire, c'est que Philippe Léogé aussi bien qu'Hiromi ont laissé ici des souvenirs prégnants. Le premier s'est largement impliqué, les années précédentes, dans Jazz en Comminges, *In* et *Off* confondus. La seconde a marqué les esprits par sa virtuosité et l'énergie qui en fait une manière de phénomène unique.

Cette fois, les contextes sont, certes, différents. Le pianiste toulousain dirige, depuis ses claviers, une grande formation propre à servir son talent de compositeur et d'arrangeur. Retour à ses premières amours. Les anciens se souviennent qu'il dirigea longtemps avec succès le Big Band 31 dont Garonne est, en quelque manière, l'avatar. Non que le style en soit perpétué. Léogé a pris résolument le virage de l'électro. Il cultive les *grooves* ravageurs (*Le Colosse du Rhodes*), privilégie un son de masse, fait dialoguer les pupitres, use des *riffs* et des *tutti*, comme sut en son temps le faire un Count Basie. Mais si demeure la référence très fugitive au jazz « classique » et aux standards, c'est surtout sous forme de clin d'œil. Ainsi *dul've Got You Under My Skin*, largement distancié, que détaille la chanteuse Frédérika.

Cette dernière prend du reste une part importante dans l'élaboration et l'interprétation d'un répertoire qui emprunte souvent à la pop, au funk et à la soul, voire explore une sorte de fusion qui s'apparente au « Troisième courant ». Ainsi de l'utilisation d'un matériau original, le répertoire des troubadours occitans, tout droit remonté du Moyen-âge à travers les siècles et auquel les arrangements du leader confèrent une nouvelle jeunesse.

Outre Frédérika, sa voix bien timbrée et sa présence scénique, l'ensemble compte des individualités qui méritent d'être citées. D'abord la rythmique, omniprésente, remarquablement soudée – Cyril Amourette (g), Pascal Selma (b), Florent Tisseyre (perc), Fabien Tournier (dm). Ensuite, des solistes de la trempe de Jean-Michel Cabrol (ts), David Cayrou (bs) ou Rémy Vidal (tb), pour ne citer qu'eux. Sans compter Léogé, même si l'on est en droit de regretter que les dons de pianiste subtil auxquels il nous avait accoutumés ne se manifestent pas plus souvent, submergés qu'ils sont par d'implacables déferlantes sonores. Telles sont, à mon sens, les limites de ce big band. Le paroxysme y est cultivé de façon intensive, continue. Sans la moindre trêve. Sans ces espaces de respiration susceptibles de conférer à la musique un véritable relief. Réserves superfétatoires, au demeurant. Il serait bien incongru, sinon malséant, de juger cet ensemble ancré dans la modernité à l'aune des big bands de la *Swing Era*. Nous nous garderons donc de tomber dans ce travers !

Sur Hiromi, tous les superlatifs ont déjà été utilisés. Technique pianistique stupéfiante, énergie quasiment électrique qui la projette parfois hors de son tabouret en des soubresauts évoquant les réactions de la grenouille sous les impulsions galvaniques des laborantins. Rien de surprenant si elle a séduit aussi bien Chick Corea qu'Ahmad Jamal. Avec cela, un toucher à la fois puissant et « perlé », une musicalité sans faille et une imagination qui lui

permet d'improviser de longues phrases sans que son discours s'éloigne d'une imperturbable logique.

Moins connu, le harpiste colombien Edmar Castaneda avec qui elle forme un duo à l'originalité incontestable. Ils se sont rencontrés au Montréal Jazz Festival en 2016 et, depuis, leur collaboration a produit des fruits savoureux. C'est que leur esthétique musicale apparaît si semblable qu'ils y puisent l'un et l'autre une stimulation des plus fécondes. Castaneda a mis son talent et sa technique au service de jazzmen aussi éminents que Paquito D'Rivera ou Wynton Marsalis, au sein du Lincoln Center Jazz Orchestra. C'est dire son expérience et sa faculté d'adaptation.

Son dialogue avec la pianiste se caractérise par la fluidité. Nulle rupture, nul hiatus. Chacun prolonge la phrase de l'autre avec un si parfait naturel que leur commun propos y gagne une cohérence quasi évidente. Connivence, mais aussi passes d'armes. Le débit, souvent torrentueux, sait se faire méditatif pour aborder des rivages où règne la sérénité. Cette alternance de frénésie et de douceur témoigne d'une véritable rencontre, non d'un étalage de virtuosité gratuite. Du reste, la simplicité l'emporte sur la sophistication. L'humour n'est jamais très loin et la pianiste en connaît les ressorts, elle qui a le génie des titres : n'improvise-t-elle pas sur un morceau qu'elle a baptisé *Chou à la crème*, parce que c'est « (son) *dessert préféré* » ? Son partenaire, lui, interprète en solo une de ses compositions intitulée « *Jésus de Nazareth* ». Comme quoi il faut de tout pour faire un monde. Et le monde ce ces deux-là est, au bout du compte, infiniment attachant.

Jacques Aboucaya

Jazz en Comminges. Jacob Collier / Roy Hargrove Quintet

par Jacques ABOUCAYA

Soirée de contrastes, en ce 25 mai, dans la salle du Parc des Expositions de Saint-Gaudens. Au point qu'on pourrait croire que s'est mise en route la fameuse machine à explorer le temps imaginée par H. G. Wells. Entre la première partie dévolue à Jacob Collier et la seconde où Roy Hargrove proposait, en quintette, un hard bop revisité, guère de point commun, sinon l'étiquette « jazz ». Et le constat que la sémantique peut se révéler, parfois, fallacieuse...

Le jeune Londonien Jacob Collier, bientôt vingt-trois printemps, est un pur produit de son temps. Singulièrement des réseaux sociaux à partir desquels ce chanteur poly-instrumentiste a pris son essor. Il compose, arrange, aime Stevie Wonder dont il nourrit son répertoire, et a surtout retenu la leçon de son compatriote Jamie Cullum : le succès s'obtient avant tout par le sensationnel. L'inouï. Le jamais vu. Le *showman*, car c'est bien de spectacle qu'il s'agit, et même de spectacle total, se doit désormais d'être un athlète complet. L'inspiration ? La sensibilité ? Vieilles lunes. A ranger au magasin des accessoires. Mais, m'objectera-t-on, le but n'est-il pas de créer un contact avec le public ? Sans doute – sauf qu'ici, plutôt que de contact, mieux vaudrait parler de sidération.

Quoi qu'il en soit, cessons d'endosser la panoplie du vieux ronchon et plantons le décor. Une scène peuplée d'instruments divers, piano, basse électrique, batterie, claviers, samplers de toute nature. Au fond, un écran géant sur lequel seront projetées durant tout le concert les images démultipliées, déformées, du maître des lieux. Et aussi les *lyrics* de ses

chansons. Au milieu, celui-ci virevolte. Plaque un accord de piano. Pince une corde de basse. Se rue sur la batterie. Transforme sa voix grâce aux possibilités offertes par une technologie sophistiquée. Il fait irrésistiblement penser à un gosse trop gâté qui, le matin de Noël, court d'un jouet à un autre sans s'arrêter à aucun, grisé par la découverte. Quand l'espace scénique lui semble trop exigü, le chanteur agrandit sa cour de récréation en sautant parmi le public. Effet éculé, mais succès garanti.

Quant à la musique, puisqu'il en est aussi question, qu'en dire sinon qu'elle emprunte ça et là à la pop, au hip hop, en quoi elle ne se démarque guère des tendances actuelles. Mais restons positif : à l'actif de ce surdoué, l'énergie, l'enthousiasme. Une forme nouvelle de créativité. Elle a retenu l'attention de Quincy Jones, Herbie Hancock et Chick Corea, ce qui n'est pas rien. L'art de composer des thèmes amenés à devenir des tubes. Les élèves des CHAM (classes à horaires aménagés musicales) d'un collège de la ville, conviés à monter sur scène pour chanter avec lui *In My Room*, ne me démentiront pas.

Tout de même, je ne peux m'empêcher d'avoir une pensée pour des musiciens tout aussi doués (j'en connais), passionnés, nourris d'une réelle connaissance de la tradition et de l'histoire du jazz, réduits pour subsister à jouer dans la rue. Ce qui amène à se poser quelques questions : n'auraient-ils pas leur place dans une telle manifestation ? Faut-il, sous prétexte de suivre le goût du jour, les maintenir dans l'ombre ? Un festival n'a-t-il pas à remplir, aussi, un rôle pédagogique, sans se cantonner à la mode, éphémère par définition ? Je me garderai, bien sûr, de hasarder la moindre réponse.

Ce qui est sûr, c'est qu'avec Roy Hargrove (tp, bu, voc) et son groupe – Justin Robinson (as), Unno Tadataka(p), Ameen Saleem (b), Quincy Phillips (dm) – s'instaure d'emblée un tout autre climat. Comme si le jazz, avec ses

codes et ses repères, le langage qui le constitue, avait réinvesti un territoire aux frontières certes floues, mais aux contours assez familiers pour qu'on l'identifie aisément. Un saut dans le passé après un passage dans cette *terra incognita* qui, somme toute, n'a que peu à voir avec *The Shape of Jazz To Come* tel que l'esquissait Ornette Coleman en 1959.

Pas de doute, Hargrove se situe toujours dans la mouvance des grands trompettistes qui l'ont précédé. Son idiome reste celui du bop auquel il ajoute sa touche personnelle, cette sonorité et cette aisance dans le discours qui lui appartiennent en propre. Elles culminent dans *Never Let Me Go*, la superbe ballade composée par Jay Livingston, qu'il transcende tant dans ses chorus chantés que par son développement au bugle. Il alterne, tout au long de sa prestation, cet instrument avec la trompette où il fait montre d'une semblable aisance. Même si la vigueur déployée a perdu, ces dernières années, de cette intensité qui en faisait, au début des années 90, l'un des Jazz Futures les plus prometteurs.

Son quintette actuel compte en Justin Robinson un soliste honorable. Dans son style, lyrique et véhément, l'influence de Jackie McLean, mais aussi des traces fugaces de Kenny Garrett. Le pianiste Sullivan Fortner, partenaire du saxophoniste sur l'album « *Alana's Fantasy* » (*Criss Cross Jazz*, 2013) se révèle, lui aussi, mélodiste imaginatif. Son soutien harmonique est sans faille au sein d'une rythmique classique, solide, remplissant parfaitement son rôle. Seule fantaisie à relever, une cymbale spiralée sur la batterie de Quincy Phillips. Le regretté Jean-Christophe Averty n'eût pas manqué d'y voir la figuration stylisée de la gidouille du Père Ubu.

Jacques Aboucaya

Jazz en Comminges. Kyle Eastwood / Monty Alexander / Jamie Cullum

par Jacques ABOUCAYA

Les dernières soirées du festival, les 26 et 27 mai, s'inscrivaient dans le droit fil du souhait exprimé par les organisateurs : offrir une large palette de styles, représentative de la diversité du jazz.

Témoigner ainsi de la capacité de cette musique à s'ouvrir sur des horizons nouveaux, sans pour autant se couper de ses racines. Ainsi, après un début riche de contrastes, le retour à des valeurs sûres s'est avéré judicieux. Jamais le Parc des Expositions n'avait connu une telle affluence.

Salle comble, donc, pour Kyle Eastwood (b, elb) dont le quartette – Quentin Collins (tp, bu), Andrew McCormack (p), Chris Higginbotton (dm) – accueillait Stefano di Battista (as, ss). Un invité de luxe s'intégrant parfaitement à une formation avec laquelle il partage une esthétique commune, *grosso modo* celle du post-bop. L'occasion, une fois encore, d'apprécier le lyrisme du saxophoniste, sa fluidité, sa sonorité, singulièrement au soprano où il se démarque de ses devanciers sur un instrument réputé ingrat. Tout aussi remarquable, son intervention à l'alto dans l'un des thèmes les plus joués de Charles Mingus, *Boogie Stop Shuffle*.

Cette référence à un grand ancêtre est de circonstance. Le leader, qui alterne contrebasse et basse électrique, n'aurait sûrement pas l'outrecuidance de se comparer à l'auteur des *Fables of Faubus*. Il

a pourtant, ces dernières années, gagné en maîtrise. Après des errances diverses, son jeu, désormais recentré sur des valeurs sûres (les fondamentaux, diraient les sportifs), semble s'être simplifié. L'accompagnateur a pris une incontestable assurance. Le soliste, une capacité à se mouvoir dans des climats aussi divers que celui d'Ennio Morricone (un thème de *Cinema Paradiso*), l'exotisme d'une composition personnelle (*Marrakech*), une musique de film créée pour son père. Voire, en rappel, un blues fédérateur de belle venue, sur lequel chacun est invité à s'exprimer.

Sur ces chemins soigneusement balisés, trop, peut-être, au gré de certains, ses partenaires l'escortent sans la moindre réticence, le moindre faux pas. Quentin Collins se révèle improvisateur aux développements toujours logiques, au jeu véloce. Doté, au bugle, d'une belle matité de son. A noter le jeu brillant et la subtilité harmonique du pianiste dont la complicité avec le bassiste (électrique, en l'occurrence) atteint son apogée sur une ballade interprétée en duo. S'il fallait à tout prix émettre une réserve, elle concernerait le batteur dont l'accompagnement gagnerait parfois à être plus aérien. Vétille. *Nobody's perfect* : c'est la conclusion d'un fameux film de Billy Wilder. Qui oserait la contredire ?

Monty Alexander propose (et impose) un tout autre climat. On connaît l'originalité d'un projet déjà présenté ici et qui rallie, une fois encore, les suffrages : établir un pont entre ses deux sources d'inspiration, le jazz et la musique de sa Jamaïque natale, ce reggae qu'il n'aura, finalement, pas cessé de cultiver, fût-ce sporadiquement, au long de sa carrière.

Encore le terme de pont serait-il inapproprié, sauf à considérer qu'il incarne lui-même ce lien. Il s'agit plutôt de la coexistence de deux genres musicaux tour à tour en vedette, sous les espèces de deux trios alternativement sollicités. Formule originale. On songe au double quartette mis sur pied par Ornette Coleman au début des années 60. Ressemblance uniquement formelle. Ici, le pianiste joue le rôle de pivot, ou de catalyseur, dont le rôle consiste à passer le témoin.

Occasion pour apprécier son sens rythmique exceptionnel, sa façon unique de faire « respirer » ses phrases, cette économie de moyens qui met en valeur un swing que l'on pourrait qualifier de naturel. Qu'il joue le blues ou cite des phrases de Bob Marley, qu'il sollicite le batteur Steve Brown ou le spectaculaire percussionniste Karl Wright, semblable aisance. Semblable capacité à se mouvoir dans le climat du Delta du Mississippi ou dans celui des Caraïbes. Parlera-t-on de fusion ? Pas vraiment. Ou alors, elle est aussi éloignée qu'il se peut du *melting pot* auquel nous ont trop souvent habitués quelques mariages incongrus. Il s'agit ici d'une union de cœur – c'est toute la différence.

Final en apothéose, le lendemain. Jamais, de mémoire de festivalier, on n'avait connu telle affluence. Immenses files d'attente, salle archicomble. Au point que les allées elles-mêmes sont envahies par des grappes de spectateurs frénétiques, prêts à tout pour mitrailler l'idole avec un téléphone portable. Quant à l'approcher d'assez près pour effleurer son bras ou son épaule, c'est un nirvana auquel parviennent seulement quelques rares élus.

Le responsable de cet engouement, ou de ce culte, Jamie Cullum. La soirée finale lui est entièrement consacrée, à lui et au quartette qui lui donne la réplique et d'où émergent Rory Simmons (tp, g) et Tom Richards (ts, claviers). Réputation non usurpée. Le chanteur, dont la voix a gagné dans le registre grave, possède toujours un abattage impressionnant. Son jeu de piano est plus qu'honorable. Il taquine toujours à l'occasion, avec la même désinvolture, une caisse claire déposée sur son chemin (il jettera dans le public sa paire de baguettes, au risque de déclencher l'émeute). Son talent, celui d'un crooner (*What A Difference A Day Makes*) qui sait se muer en bluesman ou en chanteur de pop, repose sur une énergie infatigable. Rompu de surcroît à l'art des transitions qui lui permet de passer d'un registre à un autre, de la douceur à la véhémence. Ainsi sa prestation se déroule-t-elle du début à la fin sans la moindre rupture. Un long fleuve – mais qui n'aurait rien de tranquille.

Faut-il dresser un bilan de cette quinzième édition de Jazz en Comminges ? Superflu. Cette dernière soirée est, en elle-même, assez éloquente. Reste à Pierre Jammes, Bernard Cadène et leur équipe du CLAP à se tourner vers la programmation de l'an prochain. Ce pourquoi nous leur souhaitons bonne chance !

Jacques Aboucaya